

BENJAMIN VERLIÈRE

S'ÉLANCER

Une aventure humaine et écologique
sur les plus hauts sommets d'Europe



PRIX DU TÉMOIGNAGE
D'AVENTURE 2022



Présidé par
PATRICE FRANCESCHI

A L I S I O

Lors de mes ascensions, il n'y aura ni guide, ni corde fixe, ni refuge, ni remontée mécanique. Je ne peux me fier qu'à moi-même en cas de chute, de tempête, ou d'entorse. Ce que je veux surtout, c'est prouver que l'on peut grimper sans laisser de déchets derrière soi.

En 2019, Benjamin Verlière s'élance en solitaire à la conquête des plus hauts sommets d'Europe. Rêve d'enfant et défi sportif, son projet un peu fou de graver en moins de six mois les 48 points culminants d'Europe géographique, repose aussi sur une prise de conscience écologique : si nous voulons préserver la planète, chacun peut et doit y mettre du sien. Alors il choisit de donner l'exemple : au fil de ses ascensions, affrontant crevasses, pentes gelées et avalanches, de la Grèce à la Russie, du Portugal à la Suède, il se donne pour mission de collecter les déchets des alpinistes passés là avant lui. *S'élancer* retrace son aventure, celle d'une performance personnelle et d'un engagement écologique.

UNE VÉRITABLE ÉPOPÉE INSPIRANTE, À LA FOIS HUMAINE ET ENVIRONNEMENTALE.

Français ayant grandi à l'étranger, **Benjamin Verlière** a fait de Chamonix son pied-à-terre. Alpiniste confirmé, il gravit pour la première fois le Mont Blanc à l'âge de 18 ans. Amoureux de la nature, il cherche toujours à limiter son impact climatique et à sensibiliser le plus grand nombre sur les pollutions en montagne.

S'élancer est le lauréat de la troisième édition du Prix du témoignage d'aventure organisée en partenariat avec la Société des Explorateurs Français, les éditions Points et Voyageurs du monde.

ISBN - 978-2-37935-277-5



19,90 €
PRIX TTC
FRANCE

ALISIO



Rayon :
Récit de voyage

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur www.alisio.fr
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,
Instagram, Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication éco-responsable !

Notre mission : vous inspirer. Et comment le faire sans
participer à la construction du meilleur des futurs possible ?
C'est pourquoi nos ouvrages sont imprimés sur du papier
issu de forêts gérées durablement.



Cet ouvrage est composé de matériaux issus de forêts bien gérées certifiées FSC®, de matériaux recyclés et de matériaux issus d'autres sources contrôlées.

Achevé d'imprimer en avril 2022
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery
58500 Clamecy
Dépôt légal : mai 2022
N° d'impression : 203790

Imprimé en France

La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire de la marque Imprim'Vert®

Suivi éditorial : Judith Vernant
Relecture-correction : Elodie Ther
Maquette : Sébastienne Ocampo
Design de couverture : Caroline Gioux

Photo de couverture : © Marco Krättli - Iles Lofoten, Norvège, Novembre 2019
Ce cliché, qui n'a pas été pris lors de mon tour des sommets d'Europe, représente parfaitement le type d'environnement que j'ai pu rencontrer. Avec l'avantage d'avoir, à ce moment là, un ami pour immortaliser la scène.

© 2022 Alisio,
une marque des éditions Leduc
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
ISBN : 978-2-37935-277-5

BENJAMIN VERLIÈRE

S'ÉLANCER

Une aventure humaine et écologique
sur les plus hauts sommets d'Europe

A L I S I O

*À mes grands-parents,
Pachou, Manou et Titane,
partis vers d'autres cieux
alors que j'étais à plus de 8 000 kilomètres d'eux,
et à mon Papi toujours vaillant.*

À propos de l'auteur

Benjamin Verlière, dit « Beija », a passé l'intégralité de sa vie « à l'étranger ». De nationalité française, il a vécu en Belgique – où il est né, en 1986 –, au Mexique, au Brésil, en Allemagne, au Canada, en Australie, aux États-Unis d'Amérique, et bien évidemment en France, notamment pour ses études.

Ses parents étant originaires du Jura et des Alpes, c'est là qu'ils passent, en famille, la plupart des grandes vacances d'été, en choisissant notamment Chamonix comme pied-à-terre – lieu qu'il considère désormais comme sa ville d'adoption.

Il pratique de nombreux sports de montagne, comme l'escalade, la randonnée, le parapente, l'alpinisme, le snowboard, le ski nordique ou le VTT enduro.

Loin de se considérer comme un alpiniste professionnel, Beija apprécie toutefois les sorties poussées en montagne et les cimes enneigées. Il aime se lancer des défis et ne se limite d'ailleurs pas à la montagne, réalisant, par exemple, de nombreux treks en solitaire dans des contrées reculées.

Comme tous les amoureux de la nature, il cherche désespérément à limiter son impact climatique et à inciter les autres à faire de même.

Sommaire

À PROPOS DE L'AUTEUR	7
AVANT-PROPOS	13
CHAPITRE 1 CINQUANTE SOMMETS	15
CHAPITRE 2 L'ÉCOLOGIE	27
CHAPITRE 3 LEUROPE	43
CHAPITRE 4 LES PREMIERS SOMMETS	51
CHAPITRE 5 PRÉPARATION	67
CHAPITRE 6 LES BALKANS	89
CHAPITRE 7 UN STYLE ALPIN EXPRESS	105
CHAPITRE 8 UNE PARENTHÈSE ALLEMANDE	117
CHAPITRE 9 LE MENTAL ET LA PEUR	125
CHAPITRE 10 LA FOLIE GRECQUE	147
CHAPITRE 11 PRÉPARATION MATÉRIELLE	165
CHAPITRE 12 LES DÉCHETS	181
CHAPITRE 13 LES SOMMETS DU NORD	193
CHAPITRE 14 LES SOMMETS FINAUX	205
QUELQUES ANECDOTES POUR TERMINER	217
REMERCIEMENTS	224



- * Liechtenstein
- ** Andore
- *** Vatican
- **** Monaco
- ***** San Marino





Finlande

Suède

Estonie

Russie

Lettonie

Lituanie

Biélorussie

Pologne

Ukraine

publique
chèque

Slovaquie

autriche

Hongrie

Modavie

ovénie

Croatie

Roumanie

Géorgie

Bosnie

Serbie

Bulgarie

Monténégro
Kosovo

Macédoine

Albanie

Grèce

Turquie

Avant-propos

On ne conquiert pas un sommet, on ne conquiert que soi-même.

Écrire et publier ce livre fut pour moi un nouveau sommet, un nouveau défi.

Amoureux des montagnes, friand de longs périple et amateur de sensations fortes, je n'avais toutefois jamais envisagé de transposer aucune de ces aventures dans un livre. C'est peu dire que j'appréhendais l'exercice.

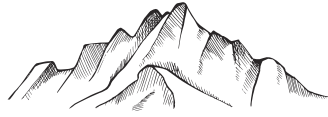
La motivation nécessaire est cependant née, non seulement de l'envie et du plaisir de partager une histoire – et, je l'espère, du savoir –, mais aussi parce que de nombreuses personnes m'ont réclamé le récit écrit de cette expédition.

Plutôt que de me contenter d'une simple chronique, j'ai préféré tenter de transmettre les émotions, les visions et les ressentis que j'ai éprouvés au cours de ces différentes ascensions – sans toujours respecter l'ordre chronologique ni chercher l'exhaustivité.

Si ce livre demeure un carnet de voyage, le récit de mon périple, il aborde aussi et surtout différents thèmes liés à la montagne, au voyage, à l'aventure et à l'écologie.

Notre odyssee débutera donc par les prémices essentielles du projet – la montagne, l'écologie et l'Europe –, avant de laisser place à l'aventure à proprement parler.

CHAPITRE 1



CINQUANTE SOMMETS

À genoux sur le sommet, j'observe le ballet incessant des nuages, en bas, dans la vallée. Au chaud dans le chalet familial, mes parents doivent scruter les cieux à la jumelle en attendant une éventuelle éclaircie. J'aurais tellement souhaité faire cette dernière ascension par beau temps, pour les saluer d'un geste de la main. Je suis sûr qu'ils m'auraient vu.

Sur ce dôme blanc, un vent atteignant les 70 km/h fouette sans relâche mon visage. Avec lui, ce sont des milliers de petits grumeaux de neige, glacés et rugueux, qui viennent inlassablement s'écraser contre mes joues. J'ai beau être emmitoufflé dans mon anorak, ils réussissent tout de même à s'immiscer dans chaque recoin ouvert de ma capuche. Peu importe, je n'ai pas froid et c'est là le principal.

La montée s'est déroulée sans encombre. La veille, j'ai attaqué la partie de pure randonnée : 2 150 mètres de dénivelé en une matinée. Puis, après quelques heures sous la tente au camp de base de Tête Rousse, je suis reparti poursuivre mon ascension sous une lune encore

presque pleine. Lampe frontale allumée, j'ai traversé le Grand Couloir, aussi connu sous le nom de « Couloir de la mort » pour son exposition élevée aux chutes de pierres et à son fort taux d'accidentologie, avant de remonter l'arête rocheuse du Goûter. Quel bonheur de gravir des pentes, les mains posées sur le caillou, les doigts à la recherche d'une prise convenable et la pointe des pieds prête à vous pousser vers le haut. C'est dans ces moments-là que je me sens libre.

La suite est plus simple, en comparaison. Crampons aux pieds, je marche seul sur ces pentes enneigées en prenant soin de me tenir éloigné des crevasses. Les 300 derniers mètres de ce mastodonte de montagne me prennent du temps. Malgré mon acclimatation à l'altitude, je me trouve lent. Qu'importe, désormais. Pas après pas, voilà qu'enfin je touche au but, voilà qu'enfin je suis arrivé au sommet.

Je suis là, assis, à huit mètres de mon trépied qui, face au vent, tient miraculeusement debout. Le pouce sur l'obturateur à distance de mon appareil photo, ma main nue prenant de plus en plus l'apparence d'un glaçon, j'observe.

J'observe cette dernière vue, la quarante-huitième de mon parcours.

J'observe cette succession de pics, de cimes, d'aiguilles et de monts qui s'étend autour de moi. J'ai l'impression de me retrouver face à une mer démontée, où l'écume blanche vient recouvrir ça et là la crête des vagues qui s'entrechoquent.

Je repense aux dizaines de milliers de mètres de dénivelé que j'ai gravis et aux centaines de kilomètres que j'ai frappés de mes souliers.

Voilà, c'est fait, c'est fini. Pas de poing en l'air, pas de champagne ni d'accolade. Je suis juste heureux. Je ne pouvais pas terminer ce long périple montagnard autrement que par le mont Blanc.

* * *

22 février 2019
Paris, France

– Tu n'as rien oublié?

– Non.

– Tu es sûr ? Tu ne veux pas un petit yaourt pour la route ? Un sandwich ? Si tu me donnes deux minutes je reviens avec du chocolat.

– J'ai tout ce qu'il me faut. J'y vais, maintenant, je répète inlassablement, pour la quatrième fois.

Je crois que mon père a la phobie des oublis et de la faim. Avant de prendre la route, pour le week-end ou pour les vacances, c'est chaque fois la même chose. Il faut s'assurer que l'on dispose de suffisamment d'eau et de biscuits pour tenir en cas de pépin.

À vrai dire, cela nous a dépannés plus d'une fois lors de nos déplacements en famille. Alors désormais, j'anticipe : j'ai toujours dans ma boîte à gants de quoi grignoter, boire, mais aussi tenir chaud.

Certes, ce départ-là est un peu spécial, mais j'ai, à l'arrière de mon véhicule, de quoi tenir deux ou trois semaines.

En ce 22 février 2019, je tourne la clé de contact et je m'élançe, sans trop savoir dans quoi, au juste, ni combien de temps cela me prendra, ni même d'ailleurs si cela se concrétisera. Mais je pars quand même. La vie, c'est ça. Se lancer, prendre des risques, douter, se motiver, s'entendre dire que l'on n'y arrivera jamais, mais tenter, quoi qu'il en soit.

Pour ce périple-là, mon objectif est clair : je veux gravir le point culminant de chaque pays d'Europe en solitaire et en style alpin, et ce, en ramassant les déchets abandonnés sur les pentes.

Lors de mes ascensions, il n'y aura ni guide ni corde fixe, ni refuge ni remontée mécanique. Pas plus qu'il n'y aura d'aide logistique ou de sponsor. Je ne peux m'en remettre qu'à moi-même en cas de chute, de tempête, d'entorse ou de crevaison ; mais je compte quand même sur la famille pour les moments de galères émotionnelles et administratives. Et puis j'ai la chance d'avoir une sœur médecin qui a déjà pu, par le passé, me soigner à distance chaque fois que j'ai été malade ou blessé.

D'un point de vue montagne pure, l'aventure dans laquelle je me lance n'a jamais été tentée en solitaire. Quant aux expéditions encordées, il n'y en a eu que deux auparavant. Du jamais fait, donc. Pas mal.

Ce que je veux surtout, c'est prouver que l'on peut grimper sans laisser de poubelles derrière soi. Si je parviens à grimper seul en ramassant les déchets des autres, alors chaque individu devrait être en mesure de porter ses propres détritrus. Si je le fais sur chaque point culminant d'Europe, j'ose simplement espérer que le message sera relayé.

UN MOMENT EURÊKA

Comment cette idée est-elle née ? J'ai du mal à le savoir. J'ai beau me concentrer, chercher dans mes souvenirs, je n'ai pas d'autres réponses que : c'est venu comme ça, un simple « moment eurêka ».

À l'époque, j'étais en route pour l'Islande, ultime pays d'un tour du monde entamé dix-huit mois plus tôt. Je venais de passer un an et demi à barouder autour du globe, à faire des treks en solitaire dans des contrées perdues, à me déplacer en stop ou en transports locaux. Sur un coup de tête, j'avais décidé de parcourir la Nouvelle-Zélande à vélo, puis, quelques mois plus tard, de remonter les côtes canadiennes en kayak.

Rêvant également d'en apprendre plus sur les techniques agricoles bio de chaque pays, je me suis retrouvé à planter des fraises dans une ferme norvégienne, à réutiliser savamment les résidus laissés par le brassage d'une bière française, ou à dessiner les fondations d'un potager en permaculture au Japon.

Pour le dernier pays sur mon parcours, je voulais terminer en beauté et effectuer à pied la traversée de l'île du point le plus au sud jusqu'au point le plus au nord.

À vrai dire, je n'avais au départ aucune idée de ce que j'allais faire en Islande non plus. Ce n'est qu'en chemin vers ce pays, frappé par un éclair de non-lucidité, que je me suis mis en tête de faire cette traversée sud-nord. Et c'est à peu près au même instant qu'a germé l'idée des sommets européens.

Après cette aventure islandaise, je devais normalement clôturer mon tour, revenir dans le monde réel, renfiler mes costumes de bureau.

Je n'en avais pourtant aucune envie.

Je me sentais à l'aise dans cet inconfort permanent. À dormir seul dans le bush tasmanien ou à batailler contre la végétation thaïe. À croiser le regard surpris des autochtones en Mongolie ou à plonger, tête la première, dans les lagons turquoise et glacés de Patagonie. À porter un sac bien trop lourd sur des distances bien trop longues, et à voir mes chaussures de randonnée prendre des rides en l'espace d'une seule journée.

C'est en quittant le Canada sauvage pour les terres volcaniques de l'Islande, alors que je regardais mon compte bancaire, que je fus heureux de constater à quel point j'avais bien géré mes sous. Grâce à une « nutrition » composée principalement de pâtes et d'eau sur ces dix-huit derniers mois, je n'avais dépensé que les deux tiers du budget que je m'étais fixé. Autrement dit, je pouvais subvenir à mes besoins pendant quelque temps encore.

Le pied à peine posé sur le sol islandais, je me pris déjà à rêver d'une nouvelle aventure.

Somme toute, je ne faisais que suivre les conseils de Sylvain Tesson qui, dès la première ligne de son livre *Berezina*, annonce l'irréfutable : « Les idées de voyages jaillissent au cours d'un précédent périple. »

De mon côté, je savais juste que j'avais soif d'Europe, de montagnes et d'écologie.

* * *

À MES MONTAGNES

Montagne.

« Nom féminin. Importante élévation de terrain », nous indique simplement *Le Petit Robert*.

Je ne sais si la définition est brève car le débat pour différencier une colline d'une montagne est houleux, ou si le débat pour différencier une colline d'une montagne est houleux parce que la définition est brève. Toujours est-il qu'il n'existe pas de règle officielle en France pour faire cette différence. N'en déplaise aux amateurs du film *L'Anglais qui gravit une colline et redescendit une montagne*¹.

Pour pallier ce manque, disons simplement qu'une montagne est une importante élévation de terrain au relief cassé, accentué et abrupt par rapport à une topologie alentour plus plane ou arrondie.

Cette montagne-là, je l'aime et je la chéris. Elle représente toute ma vie.

Né dans une famille amoureuse des sports d'hiver, j'ai eu la chance d'être mis sur des skis très jeune, avant d'enchaîner avec le snowboard dès le début de mon adolescence. Pendant ces premières années de découverte, je n'ai toutefois apprécié les pentes des massifs que pour la sensation de glisse qu'elles offraient en hiver.

Et puis, à l'aube de mon treizième anniversaire, telle la famille Pagnol et sa bastide dans la garrigue, mes parents ont décidé que les grandes vacances, les

1. Au Royaume-Uni, la séparation entre colline et montagne se fait à 600 mètres au-dessus du niveau de la mer.

vacances *d'été*, se dérouleraient désormais à Chamonix, mythique point d'entrée des Alpes et berceau de l'alpinisme moderne².

De là est née une relation amoureuse inattendue, mais ô combien envoûtante. Une relation spéciale qui grandit, se développe et s'épanouit avec le temps. Les premiers pas furent incertains, et la caresse de mes chaussures sur ces pentes, probablement maladroite. Pourtant, je ne lâchai pas prise. Progressivement, je mis mon âme à nu face à elle, la laissant libre de m'offrir une quelconque réciprocité. Mon souffle rauque dans la nuque de ses cols, mes mains s'agrippant sensuellement au granite courbé de ses monts... Elle acquiesce et m'invite à recommencer. Pris dans ses doux matelas de poudreuse, mon corps trace de multiples arcs sur les draps blancs, soyeux, qui enveloppaient ses flancs. Attentif à la moindre provocation de son tempérament bestial pour ne pas me faire ensevelir par son aura, voilà que j'atteins l'extase.

Désormais, je veux y passer le plus clair de mon temps. Année après année, j'évolue sur ce corps céleste. Cette montagne respire un air chaud qui, porté par ses courants, me permet d'explorer sa chair depuis les hauteurs d'une voile qui plane. Ses multiples sentiers qui mènent jusqu'au bonheur du sommet – accomplissement triomphal et mutuel, se redescendent avec l'effleurement volatil des souliers ou bien la frénésie d'un pédalage

2. La naissance de l'alpinisme est attribuée à la toute première ascension du mont Aiguille en 1492, dans le Vercors en France, mais c'est au début des années 1700, à Chamonix, que pour la première fois, des touristes (britanniques) payèrent des fermiers locaux pour les guider vers les cimes du coin. Les guides de montagnes et l'alpinisme récréatif venaient de naître.

sensuellement rythmique et maîtrisé. Alors qu'enfin, j'ose y planter paisiblement un piolet, puis deux, dans le but ultime de toucher, en une complète osmose, le point culminant.

Cette montagne-là, je l'aime.

C'est donc naturellement que je voulais revenir vers elle, elle qui me faisait respirer, elle qui m'avait tant manqué, elle que les aléas de la vie m'avaient forcé à laisser tomber.

* * *

L'ACCIDENT

Je le vois venir droit vers moi, mais je ne peux rien faire. De mon côté, je suis déjà courbé dans mon virage.

Le choc m'aveugle. Tout est noir, tout est léger. La mort me regarde planer au-dessus du bitume. Elle hésite. Dans mon état semi-comateux, vulnérable, elle pourrait venir me cueillir aussi simplement qu'une fraise des bois. Mais elle hésite.

Trop tard pour elle, le millième de seconde est passé et j'ai peut-être une chance.

Ma bécane doit être au sol. Moi, en tout cas, je suis toujours dans les airs.

Sans son organe maître, perdu dans un microcoma, mon corps suit instinctivement dix ans de réflexes. Dix ans de snowboard à chasser les bosses et lancer des figures en l'air. Alors, après une décennie de chutes à répétition, mon corps a appris le principal : retomber correctement.

Dans ce trou noir qui m'entoure, je sens mon organisme pivoter et se positionner sans que je n'aie d'ordre à lui donner. Il le sait de lui-même : avec mon casque et ma dorsale, le mieux est de retomber sur le dos, les jambes légèrement en l'air pour ne pas brusquer le coccyx.

Ce n'est que lorsque mon corps s'écrase sur l'asphalte que la vue me revient. Mais alors surgit la peur. La mort m'aurait-elle joué un mauvais tour ? Souhaitait-elle que je sois pleinement conscient pour m'arracher à ce monde-là, éviscéré par je ne sais quel objet sur la route ?

Pendant que je continue de glisser rapidement sur le macadam, je tente tant bien que mal de m'arrêter. Je me penche alors sur le côté, et avec la jambe et le bras, j'essaie de faire friction sur le goudron pour pouvoir enfin interrompre cet interminable glissement. Mon pantalon en kevlar® tient bon, mais mon gant se désintègre, et c'est désormais à même la peau que ma main cherche à me freiner. Peu importe, je n'ai qu'une angoisse : me faire faucher par les 200 kg de ma propre moto.

Par chance, cela ne se produira pas. La mort, flottant au loin dans les airs, immobile et silencieuse, n'est venue qu'en spectatrice. Debout, en sang mais indifférent à mon état, j'observe la scène qui vient de se dérouler comme si elle ne s'était jamais interrompue.

À cet instant, alors que je reprends mon souffle, heureux d'être en vie, je ne réalise pas que je peux faire une croix sur mes activités sportives, que courir m'est désormais impossible, que marcher en montagne n'est plus qu'un souvenir.

Si je peux encore mettre un pied devant l'autre, c'est au prix d'une douleur dévastatrice.

Pendant six ans, les sports de jambes disparaissent.

Le genou gauche en vrac, la montagne ne me fait plus vraiment le même effet. Je regarde les cimes et les sommets en sachant qu'ils me sont maintenant inaccessibles.

Alors je noie ma tristesse dans la musculation. Mais mon corps n'est pas fait pour cela, et mes bras me lâchent.

Mon corps est mal foutu. Je dois avoir les os trop solides, si bien que ce sont tendons, ligaments, muscles et cartilages qui se lèsent, se luxent, se déchirent et se tordent.

De scanners en IRM, de radios en scintigraphies, je fais des tests et j'attends patiemment le diagnostic d'un, deux, puis trois médecins, et d'autres encore, sans qu'aucun puisse me dire ce que j'ai. Sans qu'aucun puisse offrir une solution à ce genou galeux.

« Un cancer, peut-être ? » me suggérera même l'un d'eux.

Puis j'abandonne. Six années de désillusion.

Cependant, malgré toutes ces blessures, l'escalade en salle ne me pose, pour la majeure partie des mouvements, que peu de problèmes, bien que deux mois de grimpe nécessitent un mois de repos. La frustration ultime. Chaque fois que je reprends un bon niveau, je suis forcé d'arrêter et je perds tous mes acquis. En somme, je grimpe perpétuellement un escalier qui me fait glisser jusqu'en bas dès que j'atteins le deuxième étage.

Cette léthargie forcée n'a pour seul mérite que d'attiser une braise montagnarde que je ne voulais pas voir s'éteindre.

Six longues années d'errance médicale et de découragement.

Six ans avant de trouver, un jour, la bonne personne. Six ans avant de pousser ce soupir d'espérance qui ravivera la flamme, avant d'entendre ces mots que jamais je n'oublierai : « Mais... ce n'est pas ton genou le problème, c'est ta hanche ! »

Ma sœur m'a conseillé d'aller voir Bénédicte, son amie kiné. Là où des années d'examens et d'analyses n'ont rien résolu, en l'espace de quinze secondes, elle identifie le problème.

Un coup de maître, le mouvement de Rubik's Cube qui débloque tout, la fameuse pièce manquante du puzzle qui apparaît, la lettre du Scrabble qui vous offre le mot qui compte triple, le casse-tête chinois qui se délie d'un seul coup de main.

Bref, tout mon futur se déroule devant moi.

Les séances d'exercices, d'étirements et de renforcement musculaire se succèdent et, tel un bambin, à 30 ans, je réapprends doucement à marcher, guidé par ma kiné.

Alors, décidé, paré, enfin libéré, je mets un pied devant l'autre et je quitte en zigzaguant les sentiers battus vers ces montagnes, vers cet amour qui ne m'a jamais quitté.